

SHAUGHNESSY BISHOP-STALL

Mille petites falaises

roman traduit de l'anglais (Canada)
par Pierre Girard



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Mason est écrivain mais il tire le diable par la queue. En plus de ça, il boit et sniffe de la coke. Pour l'aider, Chaz, son ami d'enfance, lui prête un appartement et lui trouve un job de marchand de hot-dogs dans une extravagante roulotte en forme de chapeau géant. Un client, apprenant ses ambitions littéraires, lui demande de lui écrire une lettre d'amour – sans lui dire qu'il s'en servira comme d'une lettre de suicide. Grassement payé pour ce travail Mason voit là, le choc passé, un moyen de purger ses dettes. Il décide alors de se faire nègre et d'aider les suicidaires en mal d'inspiration à écrire leur lettre d'adieu. Fatalement, il fréquente bientôt le gotha des fracassés de la vie, nouant d'improbables amitiés, une bouleversante histoire d'amour mais aussi une terrifiante histoire de haine.

Exploration sans merci de la dépravation, *Mille petites falaises* est aussi une parabole drolatique de notre victoire sur les démons du désespoir et sur les fantômes de nos doubles ratés. Mêlant la rugosité de Bukowski à la tendresse de Hornby, Shaughnessy Bishop-Stall utilise toutes les ressources de l'écriture, ou presque, et trousse une fable bouffonne qui se mue peu à peu en sombre thriller. Riche, inventif, sauvage et sincère, son roman est une voiture folle que son conducteur ramène *in extremis* sur la route après chaque embardée. Une voiture sans freins.

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

SHAUGHNESSY BISHOP-STALL

Shaughnessy Bishop-Stall est un écrivain et journaliste canadien. Mille petites falaises est son premier roman. En 2004, la parution de son premier livre, Down to This : Squalour and Splendour in a Big-City Shantytown (inédit en français), dans lequel il relatait l'année qu'il avait passée dans une tente de SDF à Toronto, a été très remarquée au Canada.

Illustration de couverture : © Jonathan Viner

Extrait de "Atlantic City"
de Bruce Springsteen
© Bruce Springsteen, 1982

Titre original :
Ghosted

Editeur original :
Random House Canada, Toronto
© Shaughnessy Bishop-Stall, 2010

© ACTES SUD, 2012
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00873-4

SHAUGHNESSY BISHOP-STALL

Mille petites falaises

roman traduit de l'anglais (Canada)
par Pierre Girard

ACTES SUD

*Pour la Dr Kate.
Les garçons de Wasko
Et feu le formidable M. Q.*

LA PREMIÈRE BÊTISE



AVEC POUR LA PREMIÈRE FOIS :

*Mason, Chaz
Warren
Et un petit peu Fishy*

1

Mason Dubisee évita un projectile à propulsion alcoolique le jour de sa naissance.

Son père entra en souriant dans la chambre d'hôpital, une bouteille de champagne dans ses bras. Il regarda sa femme et son fils nouveau-né, déchira le capuchon, desserra le fil de fer et repoussa le bouchon des deux pouces en visant le ciel.

Le bouchon partit avec une force incroyable. Il ricocha sur le plafond, puis contre une cloison, avant de percuter l'oreiller à deux centimètres du crâne du bébé.

Son père raconta cette histoire pendant des années. Il souriait avec fierté en disant : "Je le jure devant Dieu, il a évité ce putain de truc !"

Une prouesse qui, le temps passant, s'avérerait de plus en plus difficile à réitérer pour Mason.



Le jour de ses trente ans, Mason ouvrit les yeux et vit des conduites d'eau. Elles étaient peintes en blanc sur un plafond blanc. Il mit un moment à se rendre compte qu'il était dans un endroit confortable et silencieux. Il n'y avait personne pour lui donner des coups de pied, tenter de lui prendre ses affaires ou taper à coups de poing dans la porte. Il n'avait pas froid et à peine la gueule de bois. Il y avait un oreiller sous sa tête et il constata, en roulant sur le flanc, qu'il dégageait une odeur d'animal empaillé.

Il regarda le mur : brique apparente, nettoyée au karcher. Il y avait des éclats d'argent et de bronze dans les briques et dans le jointement, et ils brillaient à la lumière qui tombait d'une lucarne. Il y avait contre le mur un antique radiateur marron aux formes contournées, au sol un plancher tout aussi foncé, et un carrelage de terre cuite bleu nuit, mouchetée, délimitait la partie cuisine.

C'était un loft d'une trentaine de mètres carrés. D'après Chaz, une ancienne école de danse du ventre. En achevant de se retourner dans son lit, il vit tout l'espace.

Au bout d'un moment, Mason fut prêt à se lever. Ou plutôt, à descendre. Le lit était assez haut – pas assez toutefois pour se blesser si on en tombait, mais assez pour se faire mal à l'atterrissage. Il était flanqué d'un escabeau de trois marches avec un espace de rangement dessous. C'était ce qu'on appelait un lit de capitaine. Ça plut bien à Mason. A vrai dire, tout lui plaisait à cet instant. C'était son trentième anniversaire, et voilà qu'il se réveillait dans un lit de capitaine. Il avait un studio avec une cuisine américaine, une lucarne au plafond et un plancher de chêne foncé, patiné par la sueur des apprenties danseuses du ventre. La journée s'annonçait pleine de possibilités.

Il descendit du lit et enfila un caleçon. Vert, avec des pingouins. Il se planta au centre de la pièce dans la lumière qui fusait de partout à la fois. Il y avait deux grandes fenêtres de façade donnant sur Spadina Avenue – et une autre, au fond, qui s'ouvrait sur un toit plat goudronné. Il parcourut l'appartement du regard. Des particules de poussière dorée dansaient dans l'atmosphère.

Il y avait un simple bureau en chêne devant l'une des fenêtres de façade, et devant l'autre un canapé brun, deux fauteuils et une télé, puis un rayonnage, une commode et un placard, tous vides. A Mason de les remplir.

En dehors du gros sac posé à côté de la porte, les seuls signes d'une présence humaine se trouvaient sur une table au centre de la pièce. Mason approcha une chaise pour les examiner : une bouteille de Johnnie Walker Black – presque vide – et deux verres, un billet de vingt dollars enroulé sur lui-même, un cendrier entouré de cendre, un résidu blanc, des cartes à jouer, des jetons de poker...

Combien tu as perdu ?

Il ne le savait pas exactement, mais il savait qu'il n'avait pas gagné – Chaz était généralement plus fort que lui au poker.

Mason prit l'un des verres et se dirigea vers la partie cuisine. Le contact du carrelage glacé était agréable sous la plante des pieds. Une machine à café était posée sur le comptoir. Il la regarda un instant, mais il y avait trop de boutons. Il ouvrit le frigo : de la bière et une boîte de bicarbonate de soude déjà ouverte. Il se versa un verre d'eau, fouilla les poches de son sac pour en sortir du papier et un stylo, et traversa la pièce pour s'asseoir au soleil sur le canapé. Il écrivit :

A faire – Lundi

En temps normal, il n'aurait pas su dire le jour de la semaine, mais aujourd'hui était un jour de lucidité, pour de nouveaux commencements. Il souligna *A faire*. Puis *Lundi*. Puis il regarda par la fenêtre.

Il était toujours en caleçon et assis sur le canapé quand Chaz entra. “Quoi de neuf, pigeon ?

— Alors ? On entre sans frapper ?

— Tant que t'auras pas commencé à payer le loyer.”

Chaz s'approcha de la table au centre de la pièce, jeta sa veste sur un fauteuil et entreprit de rassembler les cartes. Chaz était un maniaque de l'ordre, dans son genre.

“J'ai perdu combien hier soir ?

— Deux mille cinq cents.”

Le cœur de Mason battit plus vite, il sentit sa peau refroidir. “Deux *mille* cinq cents ?

— T'inquiète, dit Chaz, en empilant les jetons. Je sais où tu habites.” Il alla chercher un torchon dans la cuisine.

Ça faisait depuis la veille cinq ans qu'ils se voyaient, mais Chaz n'avait guère changé. Il avait un physique maigre et nerveux, avec un côté lisse qui faisait penser à du cuir luisant. Chez Mason, qui avait un torse puissant, c'était plutôt du daim fatigué, râpé aux ourlets.

Ils étaient amis depuis l'enfance. Et désormais, devenus adultes, ils avaient l'air de deux types qui étaient passés au travers de bien des choses, deux durs qui aimaient danser.

Chacun était beau sous un certain jour – sombre de préférence – ce qui allait bien avec la vie qu'ils menaient.

Chaz essayait la cendre. “Tu attends du rhinocéros, c'est ça ?”

Il avait changé, et pas seulement en devenant bon au poker. Chaz, avant, parlait comme un gangster à bout de forces quand il était saoul, mais ce jour-là c'était plutôt James Cagney shooté à la Ritaline. “Je suis de bonne humeur”, avait-il dit la veille, en guise d'explication. Mais Chaz était souvent de bonne humeur. C'était le moins flippé des types intelligents que Mason ait jamais connu.

“Du rhinocéros ? dit Mason.

— Tu as peut-être un autre nom pour ça.” Chaz jeta le torchon dans l'évier. “Mais si c'est un problème...

— Non. Non. Tu as raison. Il y a des revues qui me doivent de l'argent, pour trois articles. Il faut seulement que je leur donne une adresse.

— Eh bien, tu en as une maintenant.” Chaz écarta les bras pour désigner l'opulence des lieux, en traversant la pièce. Puis il s'assit dans l'un des fauteuils.

“Oui. Merci pour ça.

— Je voulais juste te dire, s'il y a un problème – enfin, je sais pas comment ça se passe dans cette ville, tant que tu peux gagner ta croûte en écrivant, et tout... mais si tu es raide, je pourrai toujours arranger ça.

— Non merci, Chaz.”

Chaz lui lança un regard perçant, puis se frotta les mains et parcourut la pièce des yeux en passant en revue le travail de rénovation qu'il avait réalisé lui-même. “Je ne parle pas de deal – pas un clochard comme toi.

— De quoi tu parles, alors ?

— De hot-dogs”, dit-il, en appuyant sur *hot* comme s'il prenait plaisir à se brûler.

Mason attendit.

“Oncle Fishy, il a un Dogfather.

— Fais-moi plaisir, dit Mason. Un moratoire sur le parler Chaz.

— Je sais ce que je dis, lança Chaz, un ton plus haut. Mon oncle Fishy cherche un Dogfather !

— Et c'est quoi, un Dogfather ?” Mason plongea dans son sac. “Et depuis quand tu as un oncle qui s'appelle Fishy ?

— C'est le nom qu'on lui donne. Il est un peu simplet, mais il fait partie de la famille. J'ai un tas de parents que je n'ai jamais vus..."

Mason sortait ses vêtements du sac et les jetait dans toutes les directions.

“En tout cas, il a des idées, Fishy : c'est un concept global, tu comprends ? Il y a la Hotdog Company, le Dogfather, et la Dogmobile c'est la roulotte qui va avec. Un stand de hot-dogs motorisé, pseudo-mafioso dernier cri.

— En voilà une idée formidable !

— Ma foi, formidable ou pas, je lui ai donné de l'argent pour un prototype.

— Tu rigoles !” Mason enfila un tee-shirt.

“Qu'est-ce que tu voulais que je lui dise ? C'est son rêve. Il ne lui manque plus qu'un Dogfather.

— Tu veux dire un vendeur de hot-dogs ?

— Prends ça comme une étude de la condition humaine.

— Pas question que je vende des hot-dogs, Chaz.

— Alors j'espère que tu feras des progrès aux cartes.

— Va te faire foutre.”

Chaz leva les deux mains en signe de reddition. Mason se rassit.

“Et ce livre que tu écrivais ?

— Presque fini, dit Mason.

— Ça ne fait pas six ans qu'il est presque fini ?

— Cinq.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?”

Mason tendit la main vers sa liste de choses à faire. Il la retourna pour que Chaz ne la voie pas. “Tu as une idée ?

— Pour commencer : te raser.”

Mason gratta sa joue hirsute. Chaz s'approcha de la chaise sur laquelle il avait jeté sa veste et prit une enveloppe dans la poche. “Tiens”, dit-il, en la lui lançant.

Elle était bourrée de billets de vingt dollars. “C'est pour quoi faire ?” demanda Mason. Il pensa une seconde que Chaz s'était rappelé son anniversaire.

“Pour les dépenses courantes, mon pote : nourriture, trucs pour l'appartement, rasoirs... Je prends l'avion pour le Montana. Je vais voir un mec au sujet d'un ouvre-boîte.

— Tu perces les coffres-forts, maintenant ?”

Chaz se contenta de sourire. “Je serai de retour mercredi. Et, à propos, pour l’alcool, la boutique se trouve...” Mais Mason n’écoutait pas vraiment. Il savait où se trouvait la boutique. Chaz croyait qu’il venait tout juste de débarquer à Toronto. Après tout, pourquoi votre meilleur ami attendrait-il un mois pour vous voir après être arrivé dans votre ville ?

“Ah, et ça...” Chaz plongea la main dans sa poche et en sortit un téléphone portable qu’il lui lança. “Je te ferai installer une ligne fixe à mon retour.

— Merci”, dit Mason. Il se sentait gêné, soudain. “J’aurai bientôt le loyer.

— Content de t’avoir vu, petit”, dit Chaz.

Mason répondit d’un hochement de tête. Dix Sacs disait toujours ça – il les appelait tous les deux “petit”.

Chinatown occupait un côté de Spadina Avenue, mais de l’autre côté c’était Kensington Market – six blocs de petites boutiques et toutes les cultures possibles et imaginables (bouchers portugais, épiciers coréens, fabricants de bougies jamaïcains...) L’odeur des sardines grillées sur la braise et celle du sang de porc flottaient dans l’air.

Mason prit une dizaine de rasoirs jetables, dix oranges, cinq tee-shirts, quatre caleçons, un café, une empenada et à son retour à l’appartement il lui restait encore huit cent quarante dollars. Il se déshabilla et emporta les rasoirs dans la salle de bains. Tandis que la vapeur montait du lavabo, il se regarda dans le miroir. Qu’avait vu Chaz en ouvrant la porte ? Un grand voyageur ? Un paumé ? Un clochard ?

Encore un et tout se remettra en place.

Il boucha le lavabo, étala le savon et ferma les robinets. “Il était juste temps de se mettre à l’abri”, dit-il. Mais une petite voix en lui murmurait autre chose.

Au moment d’attaquer la barbe, il se rendit compte qu’il n’avait pas de ciseaux. Avec une pilosité comme la sienne, on pouvait user une dizaine de rasoirs et on ne voyait toujours pas sa figure. Il alla prendre son couteau.

Une heure plus tard il était assis sur le canapé et mangeait une orange en regardant *Judge Judy*, qui figurait en tête de sa liste de choses à faire. Ses joues cuisaient encore.

Il n'avait pas regardé la télé depuis un certain temps et il n'y comprenait rien. Judy était très bien mais tous les autres, dans la salle d'audience, l'énervaient et le désolaient. A trois heures moins le quart il éteignit la télé. Le silence régnait sur le monde. Il avait trente ans, maintenant.

Il se mit à battre les cartes, en fixant le mur. Celui-ci avait été tapissé de miroirs du sol au plafond, d'après Chaz, pour les danseuses du ventre. Et Chaz s'était escrimé pendant des jours pour tout enlever en laissant les briques à nu. Mason les imaginait – toutes ces filles de Toronto en pantalon de survêtement et en brassière, ondulant devant lui. Il resta un long, long moment à battre les cartes. Puis il se leva, avec l'intention de manger encore une orange, mais sortit finalement de l'appartement.



Il était cinq heures passées quand il rentra, et il avait acheté quelques autres objets de première nécessité : une demi-bouteille de champagne, une radiocassette et une pile de CD d'occasion, une épée en acier – quelque part entre le coutelas et le sabre – avec un dragon à tête de chien sur la lame, une pierre à aiguiser et des ciseaux, du papier hygiénique, un cheeseburger frites de chez Harvey's au coin de la rue, un paquet de Camel légères. Il lui restait deux cent quatre-vingts dollars en poche.

Il prit une bière dans le frigo, brancha la radiocassette, mit la compile des Animals et acheva ses frites. Il ouvrit l'une des fenêtres. Le panneau inférieur remontait assez haut pour lui permettre de s'asseoir sur le rebord en buvant sa bière, avec vue sur l'avenue en contrebas.

Son studio se trouvait au deuxième et dernier étage d'un immeuble de brique rouge. L'appartement du premier était en cours de rénovation. Il y avait au rez-de-chaussée un magasin de matériel électronique et une boutique spécialisée dans la pornographie, puis une étroite ruelle, Harvey's et un petit supermarché Lucky Save à l'angle.

Le quartier avait été juif, lui avait dit Chaz, puis les Juifs l'avaient presque tout vendu à des Chinois – et peu après la municipalité avait décidé de faire de Spadina une voie rapide. Mais la voie rapide n'avait finalement abouti qu'à mi-chemin du trajet projeté à partir de la grande autoroute courant au-dessus

de la ville avant de s'arrêter, torpillée en plein élan par un groupe composé d'activistes urbains éclairés, d'universitaires politisés, d'artistes, de hippies, d'hommes d'affaires chinois et de gangsters juifs.

Il voyait de sa fenêtre sur le trottoir d'en face une série de bars et de restaurants cantonais et, à l'angle de la rue suivante, le nouvel immeuble du MHEAD : Mental Health, Alcohol and Drug Center*. C'était incontestablement un plus pour le quartier – non qu'il en ait particulièrement besoin : toutes les odeurs et toutes les saveurs originelles de Spadina étaient toujours là, et s'exposaient entre ceux qui arpentaient l'avenue avec des écriteaux contre le potage d'aïlerons de requin – *Les requins c'est super ! Mais pas dans votre assiette ! Les requins c'est super ! Mais pas dans votre assiette !* –, les bâches couvertes de DVD étalées sur le trottoir, les patrons de restaurants lançant des beignets porte-bonheur, et le deal qui allait son train sous les porches...

Sur l'allée centrale, l'art conceptuel dominait : des colonnes corinthiennes jaillissaient du ciment. Au sommet de chacune, une œuvre : une poule en fil de fer, un cheval d'acier, un chien en plastique, etc. Sous le chien, un homme en chair et en os, ses mains dressées décrivant des cercles pour guider un cerf-volant imaginaire ; sur le seuil de la Palm Tree Tavern, une femme saluait à grands gestes les défenseurs des requins. Il y avait des cris et des rires. Une voiture de police s'arrêta le long du trottoir. Sa sirène glapit – et tous de se demander qui avait des ennuis.

Mason prit une autre bière dans le frigo. Il voyait de la fenêtre du fond le toit vert de la bibliothèque. Il se versa un verre de scotch. D'accord, c'était le moment de repartir de zéro, mais c'était aussi son anniversaire. Il n'allait pas se priver de le fêter sous prétexte que Chaz n'était pas là. Il traversa la pièce pour se placer devant les fenêtres de façade. La compile des Animals était terminée. Il mit Billy Idol. Le soleil baissait. Il alluma une cigarette.

Tout se mit bientôt à briller – la braise et la cendre, la fumée violette des pots d'échappement qui s'élevait au-dessus de la chaussée, la lumière du couchant réfractée par les vitres. Il entendait battre son propre cœur à travers la musique et la

* Centre de désintoxication. (Toutes les notes sont du traducteur.)

rumeur de la circulation. Il prit le téléphone et le regarda. Il connaissait maintenant pas mal de gens dans cette ville, mais un seul numéro.

C'est ton anniversaire, vieux. Vas-y, appelle.

2

A son réveil, Mason constata que son corps avait cessé de fonctionner.

Il voulut respirer mais l'air s'arrêta à mi-chemin de ses poumons. Il essaya d'avaler sa salive et s'étrangla. Il avait l'impression d'un bloc de bois sec dans sa gorge. Il tenta de se soulever sur son matelas, mais ses bras tremblaient et il re-tomba.

De l'eau.

On lui avait déjà dit que ça lui arriverait, qu'un jour il aurait trente ans et ne pourrait plus faire ce qu'il avait toujours fait, mais il avait tendance à ne pas écouter les gens qui disaient ce genre de choses. Et même s'il les avait écoutées, il ne les aurait pas prises au pied de la lettre.

De l'eau !

Il parvint à ramper jusqu'au bord du lit. Il vit le mot *scotch* dans sa tête, puis les écailles sur un ventre de vipère – sa langue sèche et méchante. Et voici maintenant qu'il tombait, comme le serpent d'une branche d'arbre.

A son réveil, il était sur le plancher à côté du lit de capitaine. Il y avait quelque chose sous sa tête : une feuille de papier. Il la prit – sa liste "*A faire*", maculée de sang et de bave. Au verso, il lut : *Merci pour la soirée, crétin.*

Du vent semblait souffler. Il se mit à genoux, lentement. Une météorite avait heurté son appartement. La fenêtre voisine du bureau était brisée dans son cadre – dans ce cadre, une couronne d'échardes comme les dents dans la gueule d'un tigre. Le sol était jonché d'éclats de verre, de sous-vêtements, de mégots. La télé avait disparu. On avait pulvérisé l'une des chaises dont il ne restait plus que du petit bois. Quelqu'un, apparemment, avait tenté d'y mettre le feu.

Et maintenant, comme pour le punir de ne pas avoir d'eau, quelque chose en lui s'était mis à dérouler le film de la soirée précédente.

Clics, flashes : visages. Il en connaît certains, mais à peine, pour les avoir rencontrés dans des refuges, à des distributions de soupe populaire, dans des ruelles ou dans les bidonvilles près du lac – et il ne reconnaît pas les autres.

Un tas de cocaïne. Quelqu'un éclate de rire. La poudre s'envole en tourbillonnant et devient nuage.

Mason qui décapite des bouteilles de champagne avec son épée de dragon – en recueillant la mousse sur le verre du plat de la lame – le goulot tranché net, le bouchon qui part, intact, à travers la pièce, du champagne partout, doré et pétillant.

“Et maintenant... la danse du magnum !” Mason attrape un chapeau sur la tête de quelqu'un. Les gens restent bouche bée, mais Mason est déjà en train de mélanger cinq alcools différents dans le chapeau de l'inconnu. Il se met à boire goulûment.

Le type inconnu lui reprend brutalement le chapeau. Ses traits sont déformés. L'alcool les éclabousse tous les deux.

Mason presse le bouton *Play* sur la radiocassette. Il met une bouteille de vin sur sa tête, écarte les bras pour garder l'équilibre et pour faire le fier, fléchit sur ses jambes et lance des coups de pied au rythme de la musique, tombe à genoux pour le final.

La bouteille explose en touchant le sol, ses jambes continuent à s'agiter en décrivant un cercle dans le vin rouge et le verre brisé. Des traînées de sang écarlate...

Clic : quelqu'un balance un coup de poing.

Flash : chaos.

Et maintenant, c'était le matin. Mason de nouveau à genoux – les rayons de soleil tombant de la lucarne, tout le reste sec : les taches sur le plancher, la langue dans sa bouche.

De l'eau, imbécile !

Ce n'était pas une gueule de bois ordinaire. Il se traîna jusqu'à l'évier, mais chaque gorgée avalée remontait. Alors il ne resta que les haut-le-cœur – il n'y avait plus en lui que du sang, de la bile et de l'air. Parvenu au stade d'acceptation de la défaite, peut-être même de la mort, il décida de faire appel à une aide professionnelle. Il y avait dans Yonge Street une clinique qui vous acceptait même sans carte de santé. Mason

s'y était rendu une fois, pour une morsure de chien infectée le jour de son arrivée à Toronto.

A croupetons sur le plancher, il finit par trouver sa veste – elle était en boule sous le lit –, le téléphone et ce qu'il lui restait d'argent encore dans la poche : assez pour un aller-retour en taxi.

Dans le couloir, au sommet de la grande volée de marches, il oscilla un instant entre la force de gravité et la rampe. Il saisit la rampe et amorça sa descente.

Une fois dehors il s'agrippa à un réverbère en faisant des signes pour arrêter un taxi. Puis il remarqua quelque chose dans le ruisseau au milieu d'un cercle étincelant de verre brisé. Ça ressemblait à une machine à café qu'on aurait jetée d'une fenêtre du deuxième étage.

Un taxi klaxonnait. Mason le rejoignit en titubant.

La clinique se trouvait dans un centre commercial. La fille de la réception avait l'air de s'ennuyer.

“J'ai besoin d'aide, haleta Mason.

— Quel est le problème exactement, monsieur ?

— Je crois que je viens d'avoir trente ans.

— Asseyez-vous.”

Quand la médecin le vit, elle lui posa les mains sur la gorge. “Dr Francis, dit-elle, en glissant un stéthoscope sous sa chemise. Inspirez à fond.”

Il inspira, le métal glacé contre la poitrine, et se mit à glousser. “Vous êtes vraiment médecin ? Vous semblez si jeune !”

Elle recula en repoussant sa chaise.

“Vous allez vomir”, dit-elle. Et ses entrailles lui remontèrent à la gorge. “Il y a des toilettes au fond du couloir.”

Cinq minutes plus tard il était de retour.

“Excusez-moi.” Il prit une chaise.

Elle regarda ses yeux sans le regarder dans les yeux. Il avait les idées claires après s'être soulagé et voyait à présent combien elle était intelligente – d'une intelligence dérangeante.

“Vraiment, dit-il.

— Vraiment quoi ?

— Je suis vraiment désolé.

— Vous avez une angine.

— Vraiment ?

— Vous dites beaucoup ça.” Elle se tourna pour consulter des papiers sur son bureau. “Vous l’aviez sans doute depuis un certain temps et vous ne vous en étiez pas aperçu. On va vous donner des antibiotiques.” Elle rédigea une ordonnance qu’elle lui tendit. “Il y a une pharmacie après le rayon d’alimentation.

— D’accord, dit Mason. Merci.

— Prenez également ceci.” Elle lui mit une feuille imprimée dans la main. Bleue, avec un chimpanzé dessus.

Après le rayon Alimentation, la Source, la Banque royale puis la boutique bio, Mason finit par trouver l’entrée de la pharmacie – mais tout s’était remis à trembler et à tourbillonner. Un écriteau accroché au plafond indiquait des toilettes quelque part. Il les chercha un moment puis se retourna et vomit au pied d’un petit palmier.

Il trouva les toilettes après avoir acheté les antibiotiques, avala un cachet avec de l’eau du robinet, puis retourna en titubant dans l’une des cabines pour vomir encore un peu, affalé contre les carreaux en faïence glacés de la cloison.

Des hommes d’affaires entraient et ressortaient pour se laver les mains après leur déjeuner.

Quand il fut à nouveau capable de bouger, Mason trouva la feuille bleue dans sa veste. Il l’examina. Le chimpanzé, l’air furieux et engageant à la fois, tenait une bouteille d’une main et une seringue de l’autre, avec un regard à la fois intense et perplexe. Les lettres qui semblaient s’échapper de sa tête disaient : *Chassez le singe de votre dos !* Et on lisait à ses pieds : *Pour un diagnostic appelez le 1 800 au CPSPAD ou venez à notre centre.* Il remit la feuille dans sa poche et rassembla toute son énergie pour sortir de la cabine, traverser le centre commercial et remonter la rue ensoleillée.

Alors qu’il était presque arrivé chez lui, un embouteillage se forma et son estomac se convulsa à nouveau. Il lança un billet de dix dollars au chauffeur de taxi et ressortit sur la chaussée.

Mason se croyait aussi capable que n’importe qui de gérer une gueule de bois. Mais cette fois c’était différent. Il longea en titubant une ruelle qui l’amena à une cour et il vomit à nouveau dans l’herbe, le nez et les yeux dégoulinant. Il avait face à lui l’arrière de son immeuble, et derrière, la bibliothèque où des gens lisaient et travaillaient de l’autre côté d’une vitrine

géante. Il s'éloigna de sa vomissure en rampant avant de s'écrouler pour de bon, bras et jambes écartés.

Une voix de femme le réveilla.

“Au secours !” criait-elle. Mason souleva la tête, dans l'odeur tendre de la terre qui montait de la cour. Il tendit le cou pour voir une femme maigre et un jeune type obèse qui se battaient de l'autre côté de la clôture métallique.

Pas maintenant, pensa Mason. Mais la femme continuait à pousser des cris aigus et il voyait, même de loin, la sueur qui brillait sur le crâne de l'homme.

Oui. Maintenant.

“Arrêtez ! Au voleur !” hurla la femme.

Arrêtez, au voleur ? Les gens disent vraiment ça ? Il se haussa sur les coudes pour ramper à travers la pelouse. Attrayant la clôture, il se mit à genoux. “Eh ! Tu ferais mieux d'arrêter, mec...” Ni le voleur ni la malheureuse femme ne prêtèrent attention. Mason ne pouvait pas les atteindre sans passer par-dessus la clôture, et la chose semblait improbable. Plongeant la main dans sa poche, il prit le téléphone et composa le 911.

“Police, pompiers, ambulance ? dit une voix.

— Police, répondit Mason.

— Police, dit une voix.

— Il y a juste devant moi une femme qui se fait voler par une espèce de gros bonhomme. Il y a une clôture entre nous. Sinon, je...

— Où êtes-vous, monsieur ?

— Derrière la bibliothèque. Attendez...” Il essaya de se concentrer. “Ils – ils sont dans la ruelle. A l'angle de College Street et de Spadina Avenue.

— Les policiers arrivent, monsieur.”

Le temps que Mason remette le téléphone dans sa poche, la bagarre s'était transformée en une déconcertante dispute. Et la femme, maintenant, avait plutôt l'air d'une accro au crack avec un problème d'argent. “C'est mon fric, merde !” hurlait-elle, tandis que l'homme s'éloignait en traînant des pieds. *Un gros bonhomme*, pensa Mason. La femme en colère pivota sur ses talons, regarda Mason, puis partit d'un air décidé dans la direction opposée, et il suivit des yeux dans la ruelle sa queue de cheval qui battait au rythme de ses pas.

Quand elle fut partie, il aperçut autre chose à l'arrière du bâtiment : un feutre géant monté sur roues. Il y avait un écriteau sur le côté : *Il va vous faire un hot-dog que vous ne pourrez pas refuser !*

Puis il entendit les sirènes.

Les policiers regardèrent Mason agrippé à la clôture. Il avait des traînées de vomi sur son tee-shirt et, par-dessus, une veste tachée par l'herbe. Des brindilles dans les cheveux. A minuit pendant le week-end, la chose aurait peut-être paru banale, mais c'était un mardi et il était trois heures de l'après-midi. Ils sortirent de leur véhicule. L'un deux était en uniforme, l'autre en complet bleu à fines rayures.

“Vous pouvez vous lever, monsieur ? demanda celui qui était en uniforme.

— Si je pouvais me lever, j'aurais escaladé cette clôture, répondit Mason.

— Bien, monsieur. Nous venons vous chercher.”

Mason se dit qu'en général quand des détenteurs d'autorité l'appelaient *monsieur* ça finissait mal.

Ils le poussèrent à l'arrière du fourgon sans s'embarrasser de menottes.

“C'est moi qui vous ai appelé !” dit-il. On l'avait souvent ramassé dans les ruelles pour l'embarquer dans des fourgons, mais la chose, cette fois, se teintait d'une ironie nouvelle. “J'étais presque chez moi !

— On est mardi et il est trois heures de l'après-midi”, rétorqua l'homme au complet bleu, sa moustache en V comme un vol d'oies sauvages cinglant vers le nord sur sa peau acajou foncé. Il était assis sur le siège passager.

“Vous m'arrêtez à cause de l'heure ? dit Mason. C'est quoi, ça... une infraction temporelle, genre ?” Et de rire et tousser en rejetant une bile fluorescente et filandreuse sous forme d'un petit tas brillant sur son genou.

“Bon, dit l'acajou. Nous pouvons vous dresser une contravention pour ivresse sur la voie publique et vous retenir jusqu'à demain. Ce n'est pas ce que vous voulez, n'est-ce pas ?

— Où est votre uniforme ? dit Mason.

— Mais vu dans quel état vous êtes, et vu qu'on vous a trouvé comme ça, on ne peut pas simplement vous laisser filer...